

par excellence, l'insomnie véritable ou authentique fait partie de l'impensé de la médecine qui, elle, ne s'est jamais occupée « *d'étudier la santé* ».

Suit un ensemble d'aphorismes à la gloire de l'insomnialité, celle où « *les rôles se consomment, les métiers déploient leurs armoiries, les sans-patrie ont un toit* », celle qui « *aimante les vocations émuës : saltimbanque, pêcheur, funambule – tous les magiciens de l'éveil* », celle, enfin, qui, dans l'histoire, « *est soleil de nuit, accélération, irruption de l'intempestif* ».

Et afin d'illustrer ces pouvoirs de l'insomnie, l'auteur livre le récit parabolique d'un sculpteur oriental qui, une nuit durant, lutta avec un bloc de marbre blanc et voulut y imprimer le relief d'une haute flamme. Il alla s'allonger, remettant son travail pour plus tard, quand il aurait l'esprit clair. Le matin, il vit la flamme toute prête, ciselée, pensa-t-il, « *par le dieu du sommeil lui-même* ». Sa femme, qui n'avait pas quitté la pièce, le démentit et le rassura : il n'avait pas fermé l'œil, ni cessé d'œuvrer, un seul instant.

—K. J.

---

S. YIZHAR. *CONVOI DE MINUIT*. NOUVELLES TRADUITES DE L'HÉBREU PAR LAURENT SCHUMAN. PARIS, ACTES SUD, 2000, 233 p., 119 F.

*Convoi de minuit* est un recueil de trois nouvelles de l'écrivain israélien S. Yizhar parues au lendemain de la guerre d'indépendance de 1948, à laquelle l'auteur participa lui-même. Alors que l'Etat hébreu était encore en pleine gestation, la publication en mai 1949 de « Hirbat-Hiza », qui décrit l'expulsion de la population d'un village palestinien, donnait un coup dur aux idéaux de la jeune société israélienne. Pour S. Yizhar, malgré la tendresse qu'il peut porter à ses personnages, certains des combats livrés durant la guerre de 1948 relèvent du « crime ». Les narrateurs de « Convoi de minuit », « Le Prisonnier » et « Hirbat-Hiza », constamment déchirés entre le désir de vivre, le doute, la culpabilité, la nécessité de désobéir et

l'obligation de soumission, sont traversés de sentiments contradictoires profonds sans pouvoir jamais échapper à leur impuissance.

Dans « Hirbat-Hiza », nom fictif d'un village arabe détruit en 1948, les soldats israéliens ont pour ordre de « *regrouper les habitants* [en vue du transfert des populations autochtones hors des frontières] ; *détruire à l'explosif les bâtiments de pierres et incendier les bicoques construites en matériaux sommaires* », « *brûler, dynamiter, capturer, embarquer, expulser* ». Dans le village, il ne reste qu'une population innocente de femmes, enfants, vieillards et invalides, tous les hommes étant déjà partis. Pour les « *vainillants* » soldats israéliens « *à l'air altier* », « *à la moustache virile* » et « *à la barbe dure* », qui, selon l'auteur, restent toujours des enfants encore attachés à leur mère, le combat est frustrant faute de vrais combattants. Leur colère est telle qu'ils en pestent contre la « *lâcheté* » de l'ennemi, ces « *misérables vermisses* », ces « *fourmis affolées* », ces « *chiffes molles* », ces « *lavettes* », ces « *moins que rien* », ces « *veaux* ». « *A leur place, j'aurais pris les armes*, dit un soldat en mal de combat, *mais ces idiots d'Arabes sont indécrottables. A la seule vue d'un juif, ils baissent déjà culotte et une jeep suffit pour conquérir un village tout entier.* »

Dans ces nouvelles, S. Yizhar reprend un à un les maints stéréotypes, positifs et négatifs, sur les Arabes et les Israéliens eux-mêmes. C'est avec ironie et beaucoup de recul qu'il reconsidère ces vrais faux héros « *mangeurs d'hommes* », figures mythiques de la société israélienne, qui, pourtant, « *conservaient pieusement au fond d'une poche, près du cœur, une photo de leur mère... qu'ils n'osaient regarder qu'en cachette* ». Outre que le recueil reflète l'état d'esprit des soldats durant la guerre d'indépendance, « Hirbat-Hiza » montre également le sort imposé aux Palestiniens – l'arrachement à leur terre, qui conserve le souvenir de ses habitants, l'exil forcé – et l'oubli qui frappera la nouvelle population juive installée dans ces villages. Personne « *ne se soucierait du jour où nous l'avions conquise pour en chasser les habitants... Des familles s'implanteraient, s'enracineraient, tel l'arbre au fond de la rivière* ». Les vainqueurs israéliens tiennent en-

fin leur revanche sur leurs propres souffrances ; ils deviennent à leur tour les « Maîtres » de la terre, les Maîtres tout court. C'est cette usurpation, par un jeu de miroirs inversé, qui est au cœur de la culpabilité décrite par S. Yizhar, et non les actes de violence qui sont légion dans toute guerre. Bien que l'auteur n'ait jamais connu le déracinement parce qu'il est né en Palestine, il sait de quoi il retourne. « *Car le mot diaspora était sur toutes les lèvres, écrit-il, plainte immémoriale du peuple juif, laquelle m'habitait, sans que j'en fusse conscient depuis probablement ma petite enfance. De quel crime nous rendions-nous à présent coupables ?* » Dans les monologues intérieurs de son narrateur, S. Yizhar décrit les mécanismes du refoulement nécessaire pour évacuer la culpabilité : « *Je m'aperçois de la facilité avec laquelle je pourrais, cédant à la tentation de rallier les rangs du plus grand nombre, me fondre dans la masse des menteurs, des ignorants, des indifférents, des égoïstes, et nier d'un air entendu l'incontournable vérité...* » Se rallier à la majorité et se retrouver dans la position confortable de vainqueur, voilà la voie facile du salut. Mais c'est une position intenable pour S. Yizhar qui voit dans les yeux d'un enfant expulsé toute la tragédie qui se dessine : « *Il était clair que l'enfant [...] nous garderait rancune et nourrirait en grandissant une exécution à notre égard aussi venimeuse que la morsure d'un serpent.* » Ces lignes graves d'une grande intensité sur des événements relatés sans autocensure ne font pas pour autant de S. Yizhar un écrivain engagé aux côtés des Palestiniens. S. Yizhar est un sioniste convaincu qui puise son inspiration dans l'histoire du sionisme pré-étatique. Né en 1916 dans le village de Rehovot et issu d'une grande famille d'intellectuels d'origine russe, S. Yizhar (son vrai nom est Yizhar Smilansky) est considéré comme l'un des grands écrivains de sa génération. Il siégea à la Knesset pendant dix-sept ans dans les rangs du Mapai de Ben Gourion avant de devenir professeur de littérature et de sciences de l'éducation à l'Université. Sa grande épopée *Les Jours de Ziklag*, qualifiée d'« *étude romanesque de l'entreprise sioniste* » (non traduite en français), tout comme la plupart de ses livres, dont *Épémices* (traduit aux chez Actes Sud), sont mar-

qués par un sens moral aigu et témoignent de l'ambivalence de sa génération envers l'héritage des pionniers.

La troisième nouvelle de ce recueil, « *Le Prisonnier* », illustre l'angoisse ressentie face au sort réservé à un villageois, proie facile et aussi innocente que les précédentes. Les soldats, heureux d'avoir capturé un pauvre pâtre, décident de le faire « *avouer* » sous la torture (« *Nous atteignons le village, gonflés d'orgueil, le pas léger : un pareil butin, vous parlez d'une aubaine... Transpirants, sales, poisseux, nous avons une allure guerrière, tellement virile... L'un des nôtres montra du doigt le captif et s'écria, sur un ton enjoué : On le zigouille? Laissez-moi faire, mon lieutenant !* »).

Toujours avec cette même distance face à l'événement et cette vision globalisante de la situation, S. Yizhar narre le passage à tabac du prisonnier et le sadisme ambiant dans les rangs militaires. On s'acharnera sur ce pauvre homme, même s'il n'a pas grand chose à avouer. Quelque chose peut-il être fait pour sauver l'innocent ? « *Un seul mot de votre bouche, lui dicte sa conscience, et tout prendra un autre cours. Arrêter la jeep et libérer le prisonnier !...* » Voilà le dilemme qui torture le narrateur, convaincu qu'il faut sauver le fellah mais incapable de passer à l'acte. Pourquoi ne renvoie-t-il pas le malheureux dans ses pénates ? C'est un devoir. Son devoir est d'agir selon sa conscience et de ne pas « *se prêter au jeu de la cruauté* ». Mais la peur le gagne et prend le contrôle de son esprit. Pourquoi courir des risques, n'est-il pas qu'un simple exécutant ? « *Que faire ? Je n'ai rien à voir là-dedans. Cela ne me regarde pas. Non, cet homme n'est pas à ma merci. Je ne suis qu'un exécutant. Est-ce ma faute si mes supérieurs sont intraitables ?... Qu'ai-je besoin de me compliquer l'existence pour un obscur péquenaud, un dénommé Hassan, qui après tout n'a peut-être que ce qu'il mérite ?* » Voilà bien illustrée, sous la plume de cet écrivain talentueux, toute l'ambiguïté et l'ambivalence que les Israéliens peuvent ressentir face à une guerre dont ils doutent de la légitimité.